

« DANS MA MAISON »
EXEMPLIER

Lysias *Sur le meurtre d'Erastosthène* 9-14, – 403.

Il faut vous observer, Athéniens, que ma maison a deux étages, dont les appartements sont également distribués : les femmes habitent le haut, et le bas est habité par les hommes. Comme la mère nourrissait son enfant, je craignais que, les soins maternels l'obligeant souvent de monter, elle ne se trouvât exposée à quelque accident ; je me transportai donc en haut, et je fis descendre les femmes. J'étais accoutumé à voir mon épouse aller coucher en bas auprès de son fils, afin de prévenir ses besoins et d'empêcher ses pleurs. Nous vécûmes ainsi pendant plusieurs mois : j'étais sans soupçon, assez simple pour croire que ma femme était la plus sage de toute la ville. Quelque temps après, j'étais arrivé de la campagne sans être attendu, et j'avais soupé en haut avec elle. L'enfant pleurait et criait : la servante le tourmentait à dessein ; Érastosthène, je l'ai su depuis, était alors dans la maison. Je disais à ma femme de descendre pour allaiter son fils, et le calmer. D'abord elle refusait, sous prétexte qu'elle me revoyait avec plaisir après une longue absence. Mais comme je me fâchais, et que je la pressais de descendre ; sans doute, me dit-elle, tu veux t'amuser avec une de nos esclaves, tu lui as déjà fait violence un jour que tu étais échauffé par le vin. Je risais de son reproche ; elle se lève, et en se retirant elle tire sur elle la porte, la ferme par manière de plaisanterie, et prend la clef. Je ne pensais à rien, je ne soupçonnais rien, je dormais profondément comme quelqu'un fatigué d'un voyage. Dès que le jour parut, ma femme revint et ouvrit la porte. Je lui demandai pourquoi les portes avaient fait du bruit pendant la nuit ; la lumière, dit-elle, qui était auprès de l'enfant, s'est éteinte, et on a été l'allumer chez les voisins. Je me tus à cette réponse, et m'en contentai. Il me sembla qu'elle avait du fard, quoique son frère fût mort il n'y avait pas un mois. Je ne lui en parlai pas même, et je partis de la maison fort tranquillement.

Aristophane *L'Assemblée des femmes* v. 214-240, ca – 392)

PRAXAGORA « Combien elles nous surpassent en qualités, je vais le faire voir. Et d'abord toutes, sans exception, lavent les laines dans l'eau chaude, à la façon antique, et tu n'en verras pas une faire de nouveaux essais. La ville d'Athènes, en agissant sagement, ne serait-elle pas sauvée, si elle ne s'ingéniait d'aucune innovation ? Elles s'assoient pour faire griller les morceaux, comme autrefois ; elles portent les fardeaux sur leur tête, comme autrefois ; elles célèbrent les Thesmophories, comme autrefois ; elles pétrissent les gâteaux, comme autrefois ; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois ; elles ont chez elles des amants, comme autrefois ; elles s'achètent des friandises, comme autrefois ; elles aiment le vin pur, comme autrefois ; elles se plaisent aux ébats amoureux, comme autrefois. Cela étant, citoyens, en leur confiant la cité, pas de bavardages inutiles, pas d'enquêtes sur ce qu'elles devront faire. Laissons-les gouverner tout simplement, ne considérant que ceci, c'est que, étant mères, leur premier souci sera de sauver nos soldats. Ensuite, qui assurera mieux les vivres qu'une mère de famille ? Pour fournir l'argent, rien de plus entendu qu'une femme. Jamais, dans sa gestion, elle ne sera trompée, vu qu'elles sont elles-mêmes habituées à tromper. J'omets le reste : suivez mes avis, et vous passerez la vie dans le bonheur. »

Aristophane *L'Assemblée des femmes* v. 311-343, ca – 392.

BLÉPYROS. Quelle affaire ! Par où ma femme a-t-elle passé ? Voici bientôt l'aurore, et elle ne paraît pas. Et moi je suis couché, ayant depuis longtemps besoin d'aller, cherchant dans l'obscurité à prendre mes chaussures. Cependant il y a quelque temps déjà que Copros frappe à la porte : je prends la mantille de ma femme et je mets ses chaussures persiques. Mais où trouverait-on bien un endroit propre pour se soulager le ventre ? La nuit, tous les endroits sont bons. A l'heure qu'il est, personne ne me verra chier. Hélas ! malheureux que je suis de m'être marié vieux. Combien je mérite de recevoir des coups ! Elle n'est pas sortie pour rien faire d'honnête. Quoi qu'il en soit, il faut que je chie.

UN CITOYEN. Qui est là ? N'est-ce pas le voisin Blépyros ? De par Zeus ! c'est lui-même. Dis-moi, qu'est-ce que tu as donc là de rougeâtre ? Cinésias t'aurait-il par hasard embrené ?

BLÉPYROS. Non, mais je suis sorti, vêtu de la robe safranée dont s'habille ma femme.

LE CITOYEN. Mais ton manteau, où est-il ?

BLÉPYROS. Je ne saurais le dire. J'ai cherché et je n'ai rien trouvé sur mes couvertures.

LE CITOYEN. Alors, tu n'as pas prié ta femme de dire où il était.

BLÉPYROS. Non, de par Zeus ! car il se trouve qu'elle n'est pas à la maison : elle s'est évdée furtivement, et je crains qu'elle ne fasse quelque équipée.

LE CITOYEN. Par Poséidon ! je suis, de mon côté, dans la même situation : ma femme a disparu, ayant le manteau que je porte ; et ce n'est pas la seule chose qui me tourmente : elle a pris mes chaussures, et je ne puis les retrouver nulle part.

BLÉPYROS. Par Dionysos ! c'est comme moi pour mes chaussures laconiennes ; me sentant pris du besoin d'aller, j'ai mis vite ces cothurnes à mes pieds, afin de ne pas chier sur ma couverture, qui était toute propre.

Sophocle *Œdipe-roi* v. 230-268, – 429.

Quiconque d'entre vous sait par quel homme a été tué Laios Labdacide, j'ordonne que celui-là me révèle tout.

S'il craint ou s'il refuse de s'accuser, qu'il sorte sain et sauf de ce pays ! Il ne subira aucun autre châtement de ma part.

Si quelqu'un sait qu'un étranger a commis ce meurtre, qu'il ne taise pas son nom, car je le récompenserai et lui serai par surcroît reconnaissant ! Mais si vous vous taisez, si quelqu'un d'entre vous, craignant pour soi ou pour un ami, rejette mes paroles, sachez ce que je ferai. J'ordonne que cet homme ne soit accueilli par aucun habitant de cette terre où je possède la puissance et le trône ; que nul ne soit son hôte, ne l'admette aux supplications et aux sacrifices divins et ne le

baigne d'eau lustrale; que tous le repoussent de leurs demeures, et qu'il soit pour nous comme une souillure, ainsi que l'oracle du Dieu Pythique me l'a déclaré. De cette façon, je viens en aide au Dieu et à l'homme tué. Je maudis le meurtrier inconnu, qu'il ait commis seul ce crime ou que plusieurs l'aient aidé. Que le malheur consume sa vie ! Que je souffre moi-même les maux que mes imprécations appellent sur lui, si je le reçois volontairement dans mes demeures ! Or, je vous commande d'agir ainsi, pour moi, pour le Dieu, pour ce pays frappé de stérilité et d'abandon. Même quand l'oracle ne l'eût pas ordonné, il ne convenait pas de laisser inexpié le meurtre de ce très vaillant homme, de ce roi mort ; mais il eût fallu s'en inquiéter. Maintenant, puisque je possède la puissance qu'il avait avant moi ; puisque j'ai épousé sa propre femme pour procréer d'elle, et que s'il avait eu des enfants, ceux-ci seraient devenus les miens ; puisque la destinée mauvaise s'est abattue sur sa tête, j'agirai pour lui comme s'il était mon père, et je tenterai tout pour saisir le tueur du Labdacide, du descendant de Polydore, de Cadmos et de l'antique Agenor. Pour ceux qui n'obéiront point à mes ordres, je supplie les Dieux qu'ils n'aient ni moissons de la terre, ni enfants de leurs femmes, et qu'ils meurent du mal qui nous accable ou d'un plus terrible encore.

Sophocle Œdipe-roi v. 1241-1279, – 429.

Dès que, consumée de fureur, elle se fut jetée dans le vestibule, elle alla droit à la chambre nuptiale, arrachant ses cheveux à deux mains. Étant entrée, elle ferma violemment les portes en dedans et invoqua Laios, mort depuis longtemps, et le souvenir de leur ancienne union d'où était sorti ce fils qui devait tuer son père, et par qui, en des noces abominables, sa propre mère devait enfanter. Et elle pleura sur ce lit où, deux fois malheureuse, [1250] elle eut un mari d'un mari, et d'un fils conçut des enfants. De quelle façon elle périt ensuite, je ne sais. En effet, Oedipe se précipita à grands cris, et, pour cela, il ne me fut point permis de voir la fin de Jocaste, tandis que je regardais celui-ci qui courait çà et là. Et il allait et venait demandant une épée, et cherchant sa femme qui n'était point sa femme, et qui était sa propre mère et celle de ses enfants ! Quel dieu enseigna sa démence ? Car ce ne fut aucun de nous qui étions là. [1260] Alors, avec d'horribles cris, comme si le chemin lui était montré, il se jeta contre les doubles portes, arrachant les battants des gonds creux, et se rua dans la chambre où nous vîmes la femme suspendue à la corde qui l'étranglait. Et, la voyant ainsi, le misérable frémit d'horreur et dénoua la corde. Et la malheureuse étant tombée contre terre, une chose horrible eut lieu. Ayant arraché les agrafes d'or des vêtements de Jocaste, [1270] il en creva ses yeux ouverts, disant que ceux-ci ne verraient plus les maux qu'il avait soufferts et les malheurs qu'il avait causés ; qu'engloutis désormais par les ténèbres, ils ne verraient plus ceux qu'il ne devait plus voir, et qu'ils ne reconnaîtraient plus ceux qu'il désirait voir. Et, en faisant ces imprécations, il frappait encore et encore ses yeux aux paupières levées ; et ses prunelles saignantes coulaient sur ses joues, et il ne s'en échappait point seulement quelques gouttes de sang, mais il en jaillissait comme une pluie noire, comme une grêle de sang.

Cicéron De domo sua ad pontifices oratio 3, – 57.

Il est donc vrai, peste publique, que par le glaive et par le poignard, par la terreur d'une armée, par la scélératesse des consuls, par les menaces d'une bande d'audacieux, par des levées d'esclaves; il est donc vrai qu'en assiégeant nos temples, en envahissant le forum, en opprimant le sénat, **tu réduis à quitter sa maison et sa patrie**, pour ne point mettre les bons aux prises avec les méchants, un citoyen que le sénat, que tous les gens de bien, que l'Italie entière, ont, de ton aveu, regretté, redemandé, rappelé pour sauver l'État?

Cicéron De domo sua ad pontifices oratio 23, – 57.

Mais qu'ai-je besoin de rappeler vos cruautés envers moi et envers les miens, vous dont la haine opiniâtre avait déclaré **une guerre impie, abominable, aux murs mêmes, aux toits, aux colonnes, aux portes de mes maisons** ? Car je ne crois pas qu'ayant, depuis mon départ, assouvi votre cupidité et votre avarice aux dépens de tous les riches dont vous aviez envahi la fortune, aux dépens de toutes les provinces, de tous les tétrarques et de tous les rois dont vous aviez dévoré les revenus, mon argenterie et mes meubles eussent encore de quoi vous séduire ; je ne pense pas que ce consul campanien, et le baladin son collègue, à qui vous aviez donné généreusement tant de choses, à l'un toute l'Achaïe, toute la Thessalie, toute la Béotie, toute la Grèce, toute la Macédoine, tout le pays barbare et tout ce qu'y possèdent les citoyens romains ; à l'autre, la Syrie, la Babylonie et la Perse, toutes ces vastes contrées aussi opulentes que paisibles, pour y exercer librement ses brigandages, fussent encore tentés de **s'approprier mes portes et mes colonnes**? Non, ces vieilles troupes de Catilina n'ont pas cru sans doute que le ciment et les pierres de mes bâtiments pussent rassasier jamais leur insatiable avidité. Mais comme il est d'usage de raser les villes, non pas de toutes sortes d'ennemis, mais de ceux à qui l'on fait une guerre d'extermination, non par l'appât du butin, mais parce que leur cruauté ayant mis les vainqueurs hors d'eux-mêmes, **la guerre semble durer encore contre les lieux mêmes et les édifices qu'ils ont habités.**

Cicéron De domo sua ad pontifices oratio 28, – 57.

Oui, ce seul jour où le peuple romain, m'accompagnant en foule, me conduisit avec tant d'allégresse, **depuis la porte de la ville jusqu'au Capitole, et de là jusqu'à dans ma maison**; ce seul jour me parut si beau, si glorieux pour moi, qu'au lieu de repousser vos violences criminelles, il me semble au contraire que j'aurais dû les acheter. Ainsi, mon malheur,

s'il faut encore lui donner ce nom, est désormais au-dessus de vos outrages; et personne n'osera plus critiquer mon consulat, justifié, comme il l'est, par tant et de si décisifs suffrages, tant de témoignages, tant d'autorités.

Cicéron *De domo sua ad pontifices oratio* 37, – 57.

Mais ressentir dans son âme des douleurs si cruelles ; essayer seul, au milieu de la paix, tout ce que des ennemis vainqueurs font souffrir aux vaincus; être arraché des bras de sa famille; **voir sa maison démolie, ses biens mis au pillage; perdre enfin sa patrie par amour pour elle**; être dépouillé des bienfaits du peuple romain ; tomber tout d'un coup du faite des honneurs, voir ses ennemis, avec tout l'appareil consulaire, venir demander, avant la mort de leur victime, le prix de ses funérailles; supporter toutes ces disgrâces pour sauver ses concitoyens, et vivre loin d'eux, non avec l'indifférence d'un sage qui n'est touché de rien, mais avec la sensibilité pour les siens et pour soi-même, qui est si naturelle à l'homme : c'est là une haute, une immortelle gloire.

Cicéron *De domo sua ad pontifices oratio* 38, – 57.

Comment aurai-je le coeur assez dur, le front assez impudent, pour voir avec tranquillité dans une ville dont le sénat, d'une voix unanime, m'a tant de fois nommé le libérateur, **ma maison démolie, non par un ennemi particulier, mais par l'ennemi public; et sur le sol de ma maison un nouvel édifice élevé par ses mains et placé devant tous les yeux, comme un éternel sujet de larmes pour les bons citoyens!** Spurius Mélius avait aspiré à la souveraineté : sa maison fut rasée; qu'en fut-il autre chose? Le peuple romain jugea que Mélius avait mérité son sort; le nom même d'Equimélium, donné à cette place, atteste à jamais la justice de sa punition. La maison de Spurius Cassius fut démolie pour la même cause, et dans l'emplacement fut construit le temple de Tellus. Dans les prés dits de Vaccus était la maison d'un citoyen de ce nom, qui fut confisquée et rasée, pour éterniser la honte de son crime par le nom même du lieu. M. Manlius, après avoir renversé les Gaulois du Capitole, ne put se contenter de la gloire que lui avait méritée ce grand service; il fut condamné comme ayant aspiré à la tyrannie : vous voyez maintenant la place de sa maison rasée, et couverte de deux bois sacrés. C'est la plus grande punition que nos ancêtres aient cru devoir infliger à des citoyens coupables de parricides; et je la subirais comme eux, j'en porterais comme eux les marques, au risque de paraître aux yeux de la postérité, non le destructeur, mais le chef et l'auteur des conspirations et des crimes! Comment, pontifes, la majesté du peuple romain souffrirait-elle cette honteuse contradiction? le sénat subsiste, vous êtes à la tête du conseil public; et la maison de M. T. Cicéron, confondue avec celle de Fulvius Flaccus, serait à jamais comme elle un monument de la justice publique? Flaccus, pour avoir troublé l'État avec C. Gracchus, fut mis à mort par l'ordre du sénat: sa maison fut rasée et le terrain confisqué : peu après, Q. Catulus y fit construire un portique avec le butin enlevé aux Cimbres. Mais ce brandon, cette furie de Rome n'eut pas plutôt pris, envahi, subjugué cette ville infortunée, sous les auspices d'un Pison et d'un Gabinus, qu'on le vit à la fois démolir le monument d'un grand homme qui n'était plus, et réunir ma maison avec celle du séditieux Flaccus;

Cicéron *De domo sua ad pontifices oratio* 56, – 57.

Oui, pontifes, **mon retour, mon rétablissement véritable, c'est de recouvrer ma maison, ma demeure, mes autels, mes foyers, mes dieux pénates** : et si mon ennemi en a renversé de ses mains impies les toits et les murailles; si, maître de Rome comme d'une ville prise d'assaut sous les enseignes des consuls, il a cru devoir raser la maison de celui qu'il en regardait comme le plus intrépide défenseur, au moins j'aurai la joie d'y voir mes dieux pénates, les dieux de ma famille rétablis par vos mains.

Cicéron *De domo sua ad pontifices oratio* 57, – 57.

Jusqu'ici, pontifes, **je suis encore exilé, non seulement de cette maison sur laquelle vous avez à prononcer, mais de cette ville entière où je parais rétabli.** De tous les quartiers de Rome les plus vastes et les plus fréquentés, on ne peut s'empêcher de voir en face ce monument, ou plutôt cette plaie de la patrie, dont vous sentez que je dois fuir la vue plus que la mort même. Ne condamnez donc pas, je vous prie, celui que vous avez cru rétablir pour relever la république, à vivre privé de l'éclat convenable à sa dignité, exclu même d'une partie de Rome.

Cicéron *De domo sua ad pontifices oratio* 57, – 57.

Si donc vous regardez mon retour comme un événement agréable aux dieux, au sénat, au peuple romain, à toute l'Italie, aux provinces, aux nations étrangères, à vous-mêmes enfin, qui avez toujours donné l'exemple dans tout ce qui s'est fait pour mon rappel, je vous en prie, je vous en conjure, ministres des dieux, ô vous qui m'avez déjà remis dans mes droits par votre autorité, votre zèle et vos suffrages, daignez encore aujourd'hui, d'après le vœu du sénat, **me replacer de vos propres mains dans mes foyers.**

Quapropter si dis immortalibus, si senatui, si populo Romano, si cunctae Italiae, si prouinciis, si exteris nationibus, si vobismet ipsis, qui in mea salute principem semper locum auctoritatemque tenuistis, gratum et iucundum meum reditum intellegitis esse, quaeso obtestorque uos, pontifices, ut me, quem auctoritate, studio, sententiis restituistis, nunc, quoniam senatus ita uult, manibus quoque uestris in sedibus meis conlocetis.

Pétrone *Satiricon* 30, date débattue.

Mais, ayant recouvré mes esprits, je n'avais d'yeux que pour les fresques qui ornaient le mur : un marché d'esclaves,

avec leurs titres au cou, et Trimalcion lui-même, les cheveux flottants, portant le caducée, entrant à Rome conduit par Minerve. Ici on lui apprenait le calcul. Là il devenait trésorier : le peintre avait méticuleusement expliqué toutes choses par des inscriptions détaillées. Au bout du portique, Mercure enlevait Trimalcion par le menton, pour le porter sur un tribunal élevé. A ses côtés se tenaient la Fortune, munie d'une copieuse corne d'abondance, et les trois Parques, filant sa vie sur des quenouilles d'or. Je remarquai aussi une troupe d'esclaves s'exerçant à la course sous la direction d'un maître. Outre ces peintures, je vis encore une grande armoire : dans ses compartiments reposaient des lares d'argent, une statue de Vénus en marbre et une boîte en or assez grande qui, disait-on, renfermait la barbe du maître. J'allai demander au portier quelles peintures tenaient le milieu du portique : L'Iliade et l'Odyssée, dit-il, et sur la gauche, vous voyez un combat de gladiateurs donné sous Laenas.

Le temps nous manquait pour examiner tant de curiosités. Déjà nous étions rendus à la salle du festin, à l'entrée de laquelle se tenait l'intendant en train de recevoir les comptes. Et, ce qui me surprit le plus, de chaque côté de la porte il y avait des faisceaux surmontés de haches et finissant en bas par des sortes d'éperons de navires en airain portant cette inscription : À *Gaius Pompée Trimalcion, Sévir Augustal, Cinnamus son trésorier.*

Du Bellay *Les Regrets* XXI, 1558.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestui-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais Romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire Gaulois, que le Tibre Latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

François Tristan L'Hermitte *Vers héroïques*, 1648.

Logement non pareil, superbe appartement
Où tout l'art d'Italie est passé dans la France,
Lambris qui paraissez faits par enchantement,
Où partout l'or éclate avec magnificence.

Tableaux que l'on regarde avec étonnement,
Où de savants pinceaux marquent leur excellence,
Cabinets de cristal dont l'aimable ornement
Des beautés d'alentour redouble l'abondance,

Riche diversité de meuble précieux,
Bain, volière, orangers, quartier délicieux
Où loin des bruits confus la vertu se repose,

Beaux objets, vous donnez de la merveille à tous ;
Mais sans vous faire tort on peut dire une chose,
C'est que votre maîtresse a plus d'appas que vous.

Xavier De Maistre *Voyage autour de ma chambre* 2, 1794.

Je pourrais commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté ; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre ; il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Auprès de qui donc ? Eh quoi ! vous le demandez ? C'est auprès des gens riches. D'ailleurs, de quelle ressource cette manière de voyager n'est-elle pas pour

les malades ! ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons. Pour les poltrons, ils seront à l'abri des voleurs ; ils ne rencontreront ni précipices ni fondrières. Des milliers de personnes qui avant moi n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient point songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il à se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent ?

Xavier De Maistre *Voyage autour de ma chambre* 10, 1794.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire. On se tromperait fort, car mon voyage continue réellement ; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, — j'étais dans mon fauteuil, sur lequel je m'étais renversé, de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre ; et, tout en me balançant à droite et à gauche, et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille. — C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé.

Xavier De Maistre *Voyage autour de ma chambre* 27, 1794.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler pâlisent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau vivant : les ouvrages immortels de Raphaël, de Corrège et de toute l'école d'Italie ne soutiendraient pas le parallèle. Aussi, je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelques curieux le plaisir de voyager avec moi ; et je puis assurer que, depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux mêmes, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement : tant la nature y est admirablement rendue !

Eh ! quel tableau pourrait-on vous présenter, messieurs ; quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, mesdames, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-mêmes ? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

George Orwell *1984*, 1949.

Derrière Winston, la voix du télécran continuait à débiter des renseignements sur la fonte et sur le dépassement des prévisions pour le neuvième plan triennal. Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque, personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. Mais de toute façon, elle pouvait mettre une prise sur votre ligne chaque fois qu'elle le désirait. On devait vivre, on vivait, car l'habitude de-de-vient instinct, en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu.

Ray Bradbury *Fahrenheit 451*, première partie « Le foyer et la salamandre », 1954.

« Qu'est-ce qu'on donne cet après-midi ? » demanda-t-il d'un ton las.

Elle ne releva pas les yeux de son texte. « Eh bien, c'est une dramatique qui va passer sur les murs-écrans dans dix minutes. On m'a expédié mon rôle ce matin. J'ai envoyé des coupons de participation. Ils écrivent le scénario avec un rôle manquant. C'est une idée nouvelle. La femme d'intérieur, c'est moi, joue le rôle manquant. Quand on en arrive aux répliques sautées, ils me regardent tous des trois murs et je lis mon texte. Ici, par exemple, l'homme dit : "Que pensez-vous de tout cela, Helen ?" Et il me regarde assise ici, au centre de la scène, tu vois ? Et je réponds, je réponds... » Elle s'interrompit et souligna du doigt une ligne du texte. « "Ça me semble parfait !" Ensuite l'histoire continue jusqu'à ce qu'il dise : "Êtes-vous d'accord, Helen ?" Et ie réponds : "Et comment !" Hein, Guy, que c'est amusant, non ? »

Debout dans le couloir, il la dévisageait.

« Moi, je trouve ça marrant, dit-elle.

- De quoi ça parle ?

- Je viens de te le dire. Il y a trois personnages, Bob, Ruth et Helen.

- Ah bon.

- C'est vraiment amusant. Et ça le sera encore plus quand on pourra s'offrir l'installation du quatrième mur. Dans combien de temps crois-tu qu'on aura assez d'argent de côté pour faire remplacer la quatrième cloison par un mur-écran ? Ça ne représente que deux mille dollars.

- C'est-à-dire le tiers de mon salaire annuel.

- Rien que deux mille dollars. Tu pourrais bien penser à moi de temps en temps. Si on avait un quatrième mur, ce serait comme si cette pièce n'était plus la nôtre, mais celle de toutes sortes de gens extraordinaires. On pourrait se passer d'un certain nombre de choses.

Thomas More *Utopia*, 1516.

Les rues et les places sont convenablement disposées, soit pour le transport, soit pour abriter contre le vent. Les édifices sont bâtis confortablement ; ils brillent d'élégance et de propreté, et forment deux rangs continus, suivant toute la longueur des rues, dont la largeur est de vingt pieds.

Derrière et entre les maisons se trouvent de vastes jardins. Chaque maison a une porte sur la rue et une porte sur le jardin. Ces deux portes s'ouvrent aisément d'un léger coup de main, et laissent entrer le premier venu.

Les Utopiens appliquent en ceci le principe de la possession commune. Pour anéantir jusqu'à l'idée de la propriété individuelle et absolue, ils changent de maison tous les dix ans, et tirent au sort celle qui doit leur tomber en partage.

Les habitants des villes soignent leurs jardins avec passion ; ils y cultivent la vigne, les fruits, les fleurs et toutes sortes de plantes. Ils mettent à cette culture tant de science et de goût, que je n'ai jamais vu ailleurs plus de fertilité et d'abondance réunies à un coup d'œil plus gracieux. Le plaisir n'est pas le seul mobile qui les excite au jardinage ; il y a émulation entre les différents quartiers de la ville, qui luttent à l'envi à qui aura le jardin le mieux cultivé. Vraiment, l'on ne peut rien concevoir de plus agréable ni de plus utile aux citoyens que cette occupation. Le fondateur de l'empire l'avait bien compris, car il appliqua tous ses efforts à tourner les esprits vers cette direction.

Mme de Lafayette *La Princesse de Clèves*, 1678.

Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. Monsieur de Nemours en vint à bout néanmoins; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était madame de Clèves. Il vit beaucoup de lumières dans le cabinet, toutes les fenêtres en étaient ouvertes; et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres, qui servait de porte, pour voir ce que faisait madame de Clèves. Il vit qu'elle était seule; mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-uns, et monsieur de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui madame de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à monsieur de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de monsieur de Nemours; elle s'assit, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.[...]

Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnait tout ce qu'il avait vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble qu'une écharpe qu'il avait s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Madame de Clèves tourna la tête, et, soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnait assez pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnaître et sans balancer ni se retourner du côté où il était, elle entra dans le lieu où étaient ses femmes.

Honoré de Balzac *La Peau de chagrin II « La femme sans cœur »*, 1831.

Un soir, elle m'humilia devant le duc par un de ces gestes et par un de ces regards qu'aucune parole ne saurait peindre. Je sortis pleurant, formant mille projets de vengeance, combinant d'épouvantables viols.
[...]

Lorsque les salons commencèrent à se remplir, j'allai dans la chambre à coucher y examiner les choses, et trouvai les persiennes et les volets fermés, ce fut un premier bonheur ; comme la femme de chambre pourrait venir pour détacher les rideaux drapés aux fenêtres, je lâchai leurs embrasses, je risquais beaucoup en me hasardant ainsi à faire le ménage par avance, mais je m'étais soumis aux périls de ma situation et les avais froidement calculés. Vers minuit, je vins me cacher dans l'embrasure d'une fenêtre. Afin de ne pas laisser voir mes pieds, j'essayai de grimper sur la plinthe de la boiserie, le dos appuyé contre le mur, en me cramponnant à l'espagnolette. Après avoir étudié mon équilibre, mes points d'appui, mesuré l'espace qui me séparait des rideaux, je parvins à me familiariser avec les difficultés de ma position, de manière à demeurer là sans être découvert, si les crampes, la toux et les étournements me laissaient tranquille. Pour ne pas me fatiguer inutilement, je me tins debout en attendant le moment critique pendant lequel je devais rester suspendu comme une araignée dans sa toile. La moire blanche et la mousseline des rideaux formaient devant moi de gros plis semblables à des tuyaux d'orgue, où je pratiquai des trous avec mon canif afin de tout voir par ces espèces de meurtrières.

E. A. Poe *La chute de maison d'Usher*, 1839.

Tout le temps d'un jour morne d'automne, sombre et sans bruit, où les nuages pendaient, oppressants, bas dans les cieux, j'avais chevauché, seul, à travers une contrée singulièrement triste. Et finalement je m'étais retrouvé, alors que s'avançaient les ombres du soir, en vue de la mélancolique maison Usher¹. Je ne sais comment cela se fit – mais au premier coup d'œil sur le bâtiment, une insupportable ténèbre se répandit dans mon esprit. Insupportable, dis-je: car cette impression n'était relevée en rien par ce sentiment poétique, presque plaisant, grâce auquel la pensée reçoit d'habitude même les plus rudes images naturelles de la désolation ou de l'horreur. Je jetai mon regard sur la scène

devant moi – sur la maison en elle-même et les simples traits paysagers du domaine – sur les murs lugubres– sur les yeux vides des fenêtres – sur quelques roseaux touffus et sur quelques troncs blancs d'arbres pourris – avec une dépression si aiguë dans l'âme... à quoi mieux la comparer sur cette terre, sinon à la sensation qu'après avoir joui du rêve éprouve le mangeur d'opium? L'amère chute dans le quotidien, la hideuse retombée du rideau. C'était un froid glacial, un naufrage, un dégoût dans le cœur – une tristesse maudite de la pensée que nul aiguillon de l'imagination n'eût pu torturer pour en tirer quelque sublime. Qu'était-ce donc, pris-je le temps de me demander, qui me perturbait tant dans la contemplation de la maison Usher?

Gustave Flaubert *Mme Bovary I, 9, 1857.*

Dans l'après-midi, quelquefois, une tête d'homme apparaissait derrière les vitres de la salle, tête hâlée, à favoris noirs, et qui souriait lentement d'un large sourire doux à dents blanches. Une valse aussitôt commençait, et, sur l'orgue, dans un petit salon, des danseurs hauts comme le doigt, femmes en turban rose, Tyroliens en jaquette, singes en habit noir, messieurs en culotte courte, tournaient, tournaient entre les fauteuils, les canapés, les consoles, se répétant dans les morceaux de miroir que raccordait à leurs angles un filet de papier doré. L'homme faisait aller sa manivelle, regardant à droite, à gauche et vers les fenêtres. De temps à autre, tout en lançant contre la borne un long jet de salive brune, il soulevait du genou son instrument, dont la bretelle dure lui fatiguait l'épaule ; et, tantôt dolente et traînarde, ou joyeuse et précipitée, la musique de la boîte s'échappait en bourdonnant à travers un rideau de taffetas rose, sous une grille de cuivre en arabesque. C'étaient des airs que l'on jouait ailleurs sur les théâtres, que l'on chantait dans les salons, que l'on dansait le soir sous des lustres éclairés, échos du monde qui arrivaient jusqu'à Emma. Des sarabandes à n'en plus finir se déroulaient dans sa tête, et, comme une bayadère sur les fleurs d'un tapis, sa pensée bondissait avec les notes, se balançait de rêve en rêve, de tristesse en tristesse. Quand l'homme avait reçu l'aumône dans sa casquette, il rabattait une vieille couverture de laine bleue, passait son orgue sur son dos et s'éloignait d'un pas lourd. Elle le regardait partir.

Émile Zola *Pot-Bouille XIII, 1882.*

Octave lui prit la main, la serra fortement, étranglé lui aussi par une colère impuissante. Que faire ? il ne pouvait se montrer, imposer silence à ces filles. Les mots ignobles continuaient, des mots que la jeune femme n'avait jamais entendus, toute une débâcle d'égout, qui, chaque matin, se déversait là, près d'elle, et qu'elle ne soupçonnait même pas. Maintenant, leurs amours, si soigneusement cachées, traînaient au milieu des épiluchures et des eaux grasses. Ces filles savaient tout, sans que personne eût parlé. Lisa racontait comment Saturnin tenait la chandelle ; Victoire rigolait des maux de tête du mari, qui aurait dû se faire poser un autre œil quelque part ; Adèle elle-même tapait sur l'ancienne demoiselle de sa dame, dont elle étalait les indispositions, les dessous douteux, les secrets de toilette. Et une blague ordurière salissait leurs baisers, leurs rendez-vous, tout ce qu'il y avait encore de bon et de délicat dans leurs tendresses. — Gare là-dessous ! cria brusquement Victoire, v'là des carottes d'hier qui m'empoisonnent ! C'est pour cette crapule de père Gourd !

Les bonnes, par méchanceté, jetaient ainsi des débris, que le concierge devait balayer.

— Et v'là un reste de rognon moisi ! dit à son tour Adèle.

Tous les fonds de casserole, toutes les vidures de terrine y passèrent, pendant que Lisa s'acharnait sur Berthe et sur Octave, arrachant les mensonges dont ils couvraient la nudité malpropre de l'adultère. Ils restaient, la main dans la main, face à face, sans pouvoir détourner les yeux ; et leurs mains se glaçaient, et leurs yeux s'avouaient l'ordure de leur liaison, l'infirmité des maîtres étalée dans la haine de la domesticité. C'était ça leurs amours, cette fornication sous une pluie battante de viande gâtée et de légumes aigres !

Henri Barbusse *L'Enfer, 1908.*

Mais, j'aurai beau supplier, j'aurai beau me révolter, il n'y aura plus rien pour moi ; je ne serai, désormais, ni heureux, ni malheureux. Je ne peux pas ressusciter. Je vieillirai aussi tranquille que je le suis aujourd'hui dans cette chambre où tant d'êtres ont laissé leur trace, où aucun être n'a laissé la sienne.

Cette chambre, on la retrouve à chaque pas. C'est la chambre de tout le monde. On croit qu'elle est fermée, non : elle est ouverte aux quatre vents de l'espace. Elle est perdue au milieu des chambres semblables, comme de la lumière dans le ciel, comme un jour dans les jours, comme moi partout. [...]

Mon cerveau est vide ; mon cœur est tari ; je n'ai personne qui m'entoure, je n'ai jamais rien trouvé, pas même un ami ; je suis un pauvre homme échoué pour un jour sur le plancher d'une chambre d'hôtel où tout le monde vient, d'où tout le monde s'en va, et pourtant, je voudrais de la gloire !

Isaac Asimov *Les Cavernes d'acier 2, 1953.*

Cette nouvelle civilisation urbaine permit d'obtenir une répartition optimum de la nourriture, et entraîna l'utilisation croissante de levures et d'aliments hydroponiques. La ville de New York s'étendit sur un territoire de trois mille kilomètres carrés, et le dernier recensement faisait ressortir sa population à plus de vingt millions. La Terre comprenait environ huit cents villes semblables, dont la population moyenne était de dix millions. Chacune de ces villes devint un ensemble quasi autonome qui parvint à se suffire à peu près à lui-même sur le plan économique. Et toutes se couvrirent de toits hermétiques, s'entourèrent de murs infranchissables, et se tapirent dans les profondeurs du sol. Chacune devint

une cave d'acier, une formidable caverne aux innombrables compartiments de béton et de métal.

Jules Verne *César Cascabel*, 1890.

Puis, il reprit :

« Je bois aussi à notre heureux voyage ! Puissent les vents favorables gonfler nos voiles ! »

Il s'arrêta pour verser à chacun un dernier verre de son excellent sherry.

« Mais, Clou, peut-être me diras-tu que, notre passage une fois payé, il ne restera plus rien dans le coffre-fort ?... »

— Non, monsieur patron... à moins que le prix des bateaux ajouté au prix des chemins de fer...

— Des chemins de fer, des rail-roads, comme disent les Yankees ! s'écria M. Cascabel. Mais, être naïf et dépourvu de raisonnement, nous ne les prendrons point ! Je compte bien économiser les frais de transport de Sacramento à New-York, en faisant route dans notre maison roulante ! Quelques centaines de lieues, cela n'est pas pour effrayer, je suppose, cette famille Cascabel, qui a l'habitude de se balader à travers le monde !

Jules Verne *César Cascabel*, 1890.

Que de gens ont parfois rêvé d'un voyage accompli dans un coach-house, à la façon des saltimbanques ! N'avoir à s'inquiéter ni des hôtels, ni des auberges, ni des lits incertains, ni de la cuisine plus incertaine encore, lorsqu'il s'agit de traverser un pays à peine semé de hameaux ou de villages ! Ce que de riches amateurs font communément à bord de leurs yachts de plaisance, avec tous les avantages du chez-soi qui se déplace, il en est peu qui l'aient fait à l'aide d'une voiture ad hoc. Et pourtant la voiture, n'est-ce pas la maison qui marche ? Pourquoi les forains sont-ils les seuls à connaître cette jouissance « de la navigation en terre ferme ? »

En réalité, la voiture du saltimbanque, c'est l'appartement complet y compris ses chambres et son mobilier, c'est le « home » roulant, et celui de César Cascabel répondait bien aux exigences de cette vie nomade.

Jules Verne *Les 500 millions de la Begum*, 1879.

« Le comité ne prétendait pas d'ailleurs imposer aux constructeurs un type de maison. Il était plutôt l'adversaire de cette uniformité fatigante et insipide ; il s'était contenté de poser un certain nombre de règles fixes, auxquelles les architectes étaient tenus de se plier :

« 1° Chaque maison sera isolée dans un lot de terrain planté d'arbres, de gazon et de fleurs. Elle sera affectée à une seule famille.

« 2° Aucune maison n'aura plus de deux étages ; l'air et la lumière ne doivent pas être accaparés par les uns au détriment des autres.

« 3° Toutes les maisons seront en façade à dix mètres en arrière de la rue, dont elles seront séparées par une grille à hauteur d'appui. L'intervalle entre la grille et la façade sera aménagé en parterre.

« 4° Les murs seront faits de briques tubulaires brevetées, conformes au modèle. Toute liberté est laissée aux architectes pour l'ornementation.

« 5° Les toits seront en terrasses, légèrement inclinés dans les quatre sens, couverts de bitume, bordés d'une galerie assez haute pour rendre les accidents impossibles, et soigneusement canalisés pour l'écoulement immédiat des eaux de pluie.

« 6° Toutes les maisons seront bâties sur une voûte de fondations, ouverte de tous côtés, et formant sous le premier plan d'habitation un sous-sol d'aération en même temps qu'une halle. Les conduits à eau et les décharges y seront à découvert, appliqués au pilier central de la voûte, de telle sorte qu'il soit toujours aisé d'en vérifier l'état, et, en cas d'incendie, d'avoir immédiatement l'eau nécessaire. L'aire de cette halle, élevée de cinq à six centimètres au-dessus du niveau de la rue, sera proprement sablée. Une porte et un escalier spécial la mettront en communication directe avec les cuisines ou offices, et toutes les transactions ménagères pourront s'opérer là sans blesser la vue ou l'odorat.

« 7° Les cuisines, offices ou dépendances seront, contrairement à l'usage ordinaire, placés à l'étage supérieur et en communication avec la terrasse, qui en deviendra ainsi la large annexe en plein air. Un élévateur, mû par une force mécanique, qui sera, comme la lumière artificielle et l'eau, mise à prix réduit à la disposition des habitants, permettra aisément le transport de tous les fardeaux à cet étage.

« 8° Le plan des appartements est laissé à la fantaisie individuelle. Mais deux dangereux éléments de maladie, véritables nids à miasmes et laboratoires de poisons, en sont impitoyablement proscrits : les tapis et les papiers peints. Les parquets, artistement construits de bois précieux assemblés en mosaïques par d'habiles ébénistes, auraient tout à perdre à se cacher sous des lainages d'une propreté douteuse. Quant aux murs, revêtus de briques vernies, ils présentent aux yeux l'éclat et la variété des appartements intérieurs de Pompéi, avec un luxe de couleurs et de durée que le papier peint, chargé de ses mille poisons subtils, n'a jamais pu atteindre. On les lave comme on lave les glaces et les vitres, comme on frotte les parquets et les plafonds. Pas un germe morbide ne peut s'y mettre en embuscade.

« 9° Chaque chambre à coucher est distincte du cabinet de toilette. On ne saurait trop recommander de faire de cette pièce, où se passe un tiers de la vie, la plus vaste, la plus aérée et en même temps la plus simple. Elle ne doit servir qu'au sommeil : quatre chaises, un lit en fer, muni d'un sommier à jours et d'un matelas de laine fréquemment battu, sont les seuls meubles nécessaires. Les édredons, couvre-pieds piqués et autres, alliés puissants des maladies épidémiques, en sont naturellement exclus. De bonnes couvertures de laine, légères et chaudes, faciles à blanchir,

suffisent amplement à les remplacer. Sans proscrire formellement les rideaux et les draperies, on doit conseiller du moins de les choisir parmi les étoffes susceptibles de fréquents lavages.

« 10° Chaque pièce a sa cheminée chauffée, selon les goûts, au feu de bois ou de houille, mais à toute cheminée correspond une bouche d'appel d'air extérieur. Quant à la fumée, au lieu d'être expulsée par les toits, elle s'engage à travers des conduits souterrains qui l'appellent dans des fourneaux spéciaux, établis, aux frais de la ville, en arrière des maisons, à raison d'un fourneau pour deux cents habitants. Là, elle est dépouillée des particules de carbone qu'elle emporte, et déchargée à l'état incolore, à une hauteur de trente-cinq mètres, dans l'atmosphère.
« Telles sont les dix règles fixes, imposées pour la construction de chaque habitation particulière.

Jules Verne *La Maison à vapeur V*, 1880.

En tête, et comme unique moteur du convoi, un éléphant gigantesque, haut de vingt pieds, long de trente, large à proportion, s'avancait tranquillement et mystérieusement. Sa trompe était à demi recourbée, comme une énorme corne d'abondance, la pointe en l'air. Ses défenses, toutes dorées, se dressaient hors de son énorme mâchoire, semblables à deux faux menaçantes. Sur son corps d'un vert sombre, bizarrement tacheté, se développait une riche draperie de couleurs voyantes, rehaussée de filigranes d'argent et d'or, que bordait une frange de gros glands à torsades. Son dos supportait une sorte de tourelle très ornée, couronnée d'un dôme arrondi à la mode indienne, et dont les parois étaient pourvues de gros verres lenticulaires, semblables aux hublots d'une cabine de navire.

Ce que traînait cet éléphant, c'était un train composé de deux énormes chars, ou plutôt deux véritables maisons, sortes de bungalows roulants, montés chacun sur quatre roues sculptées aux moyeux, aux raies et aux jantes. Ces roues, dont on ne voyait que le segment inférieur se mouvaient dans des tambours qui cachaient à demi le soubassement de ces énormes appareils de locomotion. Une passerelle articulée, se prêtant aux caprices des tournants, reliait la première voiture à la seconde. [...]

Le premier char avait une longueur de quinze mètres. À l'avant, son élégante véranda, portée sur de légers pilastres, abritait un large balcon, sur lequel une dizaine de personnes pouvaient se tenir à l'aise. Deux fenêtres et une porte s'ouvraient sur le salon, éclairé en outre par deux fenêtres latérales. Ce salon, meublé d'une table et d'une bibliothèque, garni de divans moelleux dans toute sa largeur, était artistement décoré et tendu de riches étoffes. Un épais tapis de Smyrne en cachait le parquet. Des « tattis », sortes d'écrans de vétiver, disposés devant les fenêtres, et sans cesse arrosés d'eau parfumée, entretenaient une agréable fraîcheur, aussi bien dans le salon que dans les cabines qui servaient de chambres. Au plafond pendait une « punka », qu'une courroie de transmission agitait automatiquement pendant la marche du train, ou que le bras d'un serviteur mettait en mouvement pendant les haltes. Ne fallait-il pas parer par tous les moyens possibles aux excès d'une température qui, durant certains mois de l'année, s'élève à l'ombre au-dessus de quarante-cinq degrés centigrades ?

À l'arrière du salon, une seconde porte, en bois précieux, faisant face à la porte de la véranda, s'ouvrait sur la salle à manger, éclairée, non seulement par les fenêtres latérales, mais aussi par un plafond en verre dépoli. Autour de la table qui en occupait le milieu, huit convives pouvaient prendre place. Nous n'étions que quatre : c'est assez dire que nous serions à l'aise. Buffets et crédences, chargés de tout ce luxe d'argenterie, de verreries et de porcelaines qu'exige le confort anglais, meublaient cette salle à manger.

André Breton *Nadja* (1928 - 1963)

Fort heureusement les jours de la littérature psychologique à affabulation romanesque sont comptés. Je m'assure que le coup dont elle ne se relèvera pas lui a été porté par Huysmans. Pour moi, je continuerai à habiter ma maison de verre, où l'on peut voir à toute heure qui vient me rendre visite, où tout ce qui est suspendu aux plafonds et aux murs tient comme par enchantement, où je repose la nuit sur un lit de verre aux draps de verre, où *qui je suis* m'apparaîtra tôt ou tard gravé au diamant.

Louis Guilloux *La Maison du peuple*, 1927.

Il sortait le journal de sa poche, et dans le plus grand silence il lisait l'article de Jaurès...

– Oui... Oui... Il a raison, criaient les camarades. Celui-là est avec nous.

Un soir il leur dit :

– Nous ne ferons rien que par nous-mêmes. Il nous faut une maison... une Maison du Peuple, où faire nos conférences, abriter nos syndicats...

– Oui... Oui...

– Mais il faut la bâtir nous-mêmes.

Ils le regardèrent avec surprise.

– Nous-mêmes, dit Maulay ?

– Et pourquoi pas ?

Il y eut un long moment de silence. Dans la chambre remplie de fumée, la lampe brillait comme à travers un brouillard. Les uns baissaient la tête et réfléchissaient. Les autres regardaient Bahier et l'interrogeaient des yeux. Il avait posé les mains sur la table, devant lui, et il attendait, quand mon père rompit le silence :

- Avec nos bras camarades. En y mettant chacun du sien, on peut trouver un peu d'argent et acheter le terrain. Les syndicats nous aideront.
 - Bien sûr dit Louis Lautié.
 - Et alors... Une Maison du Peuple !...
- Le Braz ne put en dire davantage.

Vercors *Le Silence de la mer*, 1942.

Il regardait la vaste pièce en souriant. Comme nous avions peu de bois et encore moins de charbon, je l'avais repeinte, nous y avions amené quelques meubles, des cuivres et des assiettes anciennes, afin d'y confiner notre vie pendant l'hiver. Il examinait cela et l'on voyait luire le bord de ses dents très blanches. Je vis que ses yeux n'étaient pas bleus comme je l'avais cru, mais dorés. Enfin, il traversa la pièce et ouvrit la porte sur le jardin. Il fit deux pas et se retourna pour regarder notre longue maison basse, couverte de treilles, aux vieilles tuiles brunes. Son sourire s'ouvrit largement — Votre vieux maire m'avait dit que je logerais au château, dit-il en désignant d'un revers de main la prétentieuse bâtisse que les arbres dénudés laissaient apercevoir, un peu plus haut sur le coteau. Je féliciterai mes hommes qu'ils se soient trompés. Ici c'est un beaucoup plus beau château. Puis il referma la porte, nous salua à travers les vitres, et partit.

Alberto Eiguer « L'inconscient de la maison et de la famille » in *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2006/2 n° 37

L'image que nous nous forgeons de notre corps, « notre bâtisse », à la fois de sa totalité et de ses parties reliées entre elles, serait-elle la source de cette représentation ?

La liaison entre les différents secteurs de notre organisme est aussi figurée dans notre psychisme. Il m'a semblé ainsi que ces représentations corporelles peuvent se projeter sur l'espace de la maison et nous permettre de nous insérer dans son intérieur, d'y circuler, d'y trouver confort et sécurité, ainsi que de l'estimer et de l'aimer. Si nous apprécions notre maison, c'est que nous la sentons aussi proche que nos entrailles.

Il s'y précise, en parallèle, l'expérience intense de notre maison d'enfance, les êtres proches qui l'ont habitée et la façon dont nous l'avons intégrée, faite nôtre.

Ainsi est née l'idée d'une figuration inconsciente que j'appelle *l'habitat intérieur*. Composée de toutes ces représentations, elle anime notre relation à l'espace habitable, nous permet de la projeter lorsque nous cherchons une nouvelle demeure, puis, lorsque nous y déménageons, en créant plus ou moins rapidement les conditions pour qu'elle nous soit facile à vivre et que nous profitons de son confort. Évidemment, chaque changement de domicile implique un travail de deuil de l'ancienne maison, ce qui est parfois coûteux ; mais, cela serait encore plus long et difficile si notre habitat interne n'était pas là pour organiser et favoriser le transport de nos objets et de tout ce qui nous lie sentimentalement à eux.

Mona Chollet *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*, 2015

On insiste – à raison, ô combien – sur la nécessité de se réapproprier l'espace public ; mais on l'oppose de façon simpliste à un univers domestique qui, dans l'esprit de beaucoup, ne fait naître que des images peu glorieuses de repli frileux, d'avachissement devant la télévision en pantoufles Mickey, d'accumulation compulsive d'appareils électroménagers et d'indifférence résolue au monde. Le logement se réduirait soit à une simple contingence, un problème pratique à régler, soit à un piège ouaté et castrateur.

Or, dans une époque aussi dure et désorientée, il me semble au contraire qu'il peut y avoir du sens à repartir de nos conditions concrètes d'existence ; à repartir de ces actions – à peine des actions, en réalité – et de ces plaisirs élémentaires qui nous maintiennent en contact avec notre énergie vitale : traîner, dormir, rêvasser, lire, réfléchir, créer, jouer, jouir de sa solitude ou de la compagnie de ses proches, jouir tout court, préparer et manger des plats que l'on aime. À l'écart d'un univers social saturé d'impuissance, de simulacre et d'animosité, parfois de violence, dans un monde à l'horizon bouché, la maison desserre l'étouffement. Elle permet de respirer, de se laisser exister, d'explorer ses désirs. Bien sûr, on pourra hurler à l'individualisme ; mais j'aime assez l'image à laquelle recourt l'architecte américain Christopher Alexander : si une personne ne dispose pas d'un territoire propre, attendre d'elle qu'elle apporte une contribution à la vie collective revient à « attendre d'un homme qui se noie qu'il en sauve un autre ».

Jean-Claude Kaufmann *La Chaleur du foyer. Analyse du repli domestique*, 1988.

Dans son ouvrage, J.-C. Kaufman considère que l'avènement de la modernité manifeste un passage de ce qu'il appelle les sociétés holistiques (un ordre moral et social protecteur des individus) à un état dans lequel l'individu responsable de lui-même est engagé dans une « lutte de tous contre tous ». Cette évolution engage selon lui un repli domestique, la tentative de recréer dans l'intimité, la famille et la maison le noyau holistique perdu.

Partie des classes les plus riches, l'idée du repli intimité se répand d'une manière régulière quoique socialement contrastée dans l'ensemble du corps social. Dès la fin du XVIII^e siècle, les familles du « second ordre de la bourgeoisie (celle qui habite au deuxième étage) semble déjà faire plus que simplement reproduire les valeurs et les comportements

des initiateurs. Les femmes sont « attachées à leur mari et à leurs enfants, soigneuses, économes, attentives à la maison, elles offrent le modèle de la sagesse et du travail » (Sébastien Mercier *Tableau de Paris*, 1783). Car, par leur position subordonnée dans l'échelle sociale et la difficulté dans laquelle elles se trouvent pour se lancer trop avant dans la lutte de tous contre tous, elles constituent en fait le support social idéal pour le repli sur l'intimité : à la différence des fractions dominantes dont le système de valeurs s'enferme rarement totalement dans une sphère aussi étroite, elles, s'y plongent intégralement (comme dans des retrouvailles avec une identité atavique qui aurait dû de toute éternité être la leur) et donnent toute sa dimension éthique et physique au repli.

Il serait possible de dessiner l'élargissement progressif de ce courant du repli véritable. Parti de la « bourgeoisie du deuxième étage », ils gagnent peu à peu ce qu'on a coutume d'appeler la petite bourgeoisie traditionnelle (en opposition aux professions nouvelles, notamment intellectuelles) puis de larges fractions de la catégorie des employés.

[...]

La maison n'est pas seulement pierre et ciment. Elle est beauté et dureté de cette pierre, chaleur enfermée, odeurs, ordre objectivé dans les choses, support matériel des rituels quotidiens, espace codifiant socialisation, parcours et geste, jeux du corps, toucher des substances et des objets, images et symboles essentiels. Elle est tout le contraire d'une simple boîte à habiter ; nous vivons intensément avec elle.

Je parle de la maison, et à travers elle, ce sont tous les types de logement que je désigne. J'aurais pu dire « logis », « demeure », « habitation ». Mais aucun de ces termes (et encore moins le vague et un administratif « logement ») ne renferme la charge symbolique de « maison ». Je rentre *chez moi* ou *à la maison*, mais rarement dans mon appartement et jamais dans mon logement. Même les nobles dont j'ai parlé, et qui vivaient pourtant dans des châteaux, subirent l'influence de la force expressive du mot « maison ». La conclusion est évidente : la maison *stricto sensu* est beaucoup plus porteuse de sens, sa fonction matricielle est plus riche que tout autre habitat qui, davantage inscrit dans la modernité (de la même manière que le statut locatif), permet à l'individu, ou à la famille de se dégager un peu de l'étreinte domiciliaire. En affinant l'analyse, on remarque qu'il est bien entendu toujours possible de construire une maison imaginaire à l'intérieur de tout espace habité, quel qu'il soit ; et que certains vivent intensément le symbolisme de la maison dans leur appartement (je ne peux m'empêcher de revoir ces intérieurs de H.L.M. avec fausse cheminée et trophées de chasse) tandis que d'autres occupent leur pavillon en simples passagers et non en amoureux (leur regard est ailleurs). Pourtant c'est quelques réserves ne doivent pas masquer l'essentiel : la vraie maison est l'écrin exemplaire de tout repli domestique.

Certains ont cependant un rapport un peu ambigu avec leur maison : ils acceptent de s'abandonner, de se laisser prendre par elle, mais ils veulent surtout eux-mêmes la posséder, la dominer. Ils sont individus libres, acteurs dynamiques et créatifs de la modernité ; ils veulent imprimer leur marque dans les faits, dans la matière. Une marque qui soit la preuve de leur distinction, de leur originalité, de leur inscription dans cette modernité. L'architecture (ainsi que la décoration) devient ainsi un instrument passionnant : intervention sur la scène publique alliée aux exigences de l'intimité.

Néanmoins, même lorsque la nouvelle construction forme un nid idéal et stimulant pour l'ethos familial, quelque chose est inévitablement perdu par le seul fait de vouloir maîtriser la maison au lieu de simplement s'oublier en tant qu'individu dans son intérieur, comme dans le giron maternel. Quelque chose qui est au cœur du processus de repli domestique et de la quête holistique sur laquelle il est fondé. Le replié ne cherche pas à se distinguer par l'architecture, tout au contraire. Son rêve serait de ne même pas avoir à concevoir ou choisir une maison ; qu'elle soit là, tout bonnement, comme la maison d'enfance. Mais cela est rarement possible. Et comme il faut bien agir, il cherche à construire sa cathédrale comme ont toujours été construites les cathédrales : dans le respect des formes permettant de garder intacte toute la charge du symbolisme. L'écrin exemplaire du véritable repli domestique, c'est cette maison archétypique et banale. Si banale, répétitive, sans invention, qu'elle surprend et qu'à défaut de la comprendre, on la juge incongrue et anachronique sinon ridicule.

Patrick Avrane *Maisons. Quand l'inconscient habite les lieux*, 2020

Le passé qui continue à vivre, celui des valeurs à l'épreuve du temps, c'est ce qui nous est légué sans que nous le sachions consciemment. Certains usages de la maison, ceux que les peintres illustrent en séparant les scènes, sont de cet ordre. La distinction entre le hall et le gynécée, entre le salon et la chambre à coucher, perdure ; Vélasquez, Goya, Renoir ou Delacroix en rendent compte.

Le défi aux frontières

Lorsque la séparation des espaces est mise à mal, un sentiment d'étrangeté, voire une sourde anxiété, étreint le spectateur. Le tableau de René Magritte *La Géante* illustre le poème éponyme de Charles Baudelaire. Il n'est pas uniquement insolite parce qu'une femme de taille démesurée côtoie un homme minuscule dans une pièce dont les meubles sont à la bonne échelle, mais aussi parce que cette géante, qui ne s'étend pas à travers la campagne comme la rêve le poète, est totalement nue dans un salon d'une banalité affligeante, aux murs d'une couleur fade et aux boiseries ordinaires ; une nudité qui n'a même pas le prétexte d'un *Déjeuner sur l'herbe*. On retrouve la même bizarrerie dans *La Tentation de l'impossible*. Le peintre s'y représente fabriquant de son pinceau son épouse, tout aussi dénudée, dans la pièce où sont reçus les visiteurs. C'est sans doute aussi cela, la tentation de l'impossible : la *Maja nue* dans la salle de réception de Charles IV, une Vénus parmi *Les Ménines* ! Une photographie de la même date montre René Magritte

mimant la scène avec Georgette, son épouse. Elle a enfilé un maillot, pudeur, certes, mais qui ne convient pas à l'étrangeté surréaliste, son défi aux frontières.

Chez Hopper, comme dans *Soleil du matin*, les odalisques sont à leur place dans l'intimité de leur chambre, désœuvrées, semblant absentes à elles-mêmes. Si un peu ou beaucoup de nudité s'offre au regard du spectateur, nulle promesse : Éros n'est pas au rendez-vous. D'autres toiles nous les montrent dehors, seules ou accompagnées, sur le pas de la porte ; ou nous les découvrons dans des lieux publics : bar, restaurant, lobby d'hôtel, salle de théâtre ou de cinéma, wagon de chemin de fer ; et enfin, les voici parmi un ensemble de personnes, alignées, assises face au soleil sur une terrasse. Chacun reconnaît que les tableaux de Edward Hopper diffusent un sentiment d'étrangeté, une sourde anxiété. L'absence de communication entre les personnages, la banale solitude, l'apparent vide de sens de certains paysages peuvent en rendre compte. Souvent, les scènes sont comme suspendues dans le temps, en attente d'un événement, d'un fait divers.

Mais Edward Hopper est un peintre de maisons. Un très grand nombre de ses œuvres, la majorité d'entre elles sans doute, en représentent. Il dessine leur intérieur ou elles sont vues de l'extérieur, en totalité ou en partie, isolées ou parmi d'autres bâtiments. Certaines sont célèbres, à l'image de celle qui sert de modèle à Alfred Hitchcock dans *Psychose*. D'autres se reconnaissent : un circuit de visite permet de découvrir les villas peintes par Hopper à Gloucester (Massachusetts) où il passa plusieurs étés, et nous pourrions certainement retrouver à Paris l'escalier du 48 rue de Lille qu'il représente en 1906. Ses tableaux sont construits, ses études préliminaires nombreuses et précises. Le spectateur est dehors ou dedans. Parfois, des fenêtres permettent de regarder à l'intérieur de l'habitation ou, au contraire, de voir une maison à partir d'une chambre. Intérieur et extérieur, dedans et dehors, intime et public semblent constamment en jeu ; ainsi s'entretient un sentiment d'étrangeté.

Toutefois, lorsque je parcours l'ensemble de l'œuvre de Hopper – elle est importante mais pas pléthorique – pour tâcher de comprendre un peu mieux l'origine de cette étrangeté, je découvre qu'à toutes ces maisons, à tous ces personnages, il manque un espace. À une exception près, il m'apparaît que les hommes et les femmes de Hopper ne se côtoient jamais dans un salon, une salle à manger, voire une antichambre, l'espace des rencontres, celui du souper des *Pèlerins d'Emmaüs*, la pièce où se tiennent *Les Ménines* ou la Famille de Charles IV ou celle de Madame Georges Charpentier, et où, sacrilège, Magritte installe une femme dénudée ; celui où le spectateur n'est plus voyeur mais invité. Quand nous croyons apercevoir l'un de ces lieux, l'auteur nous détrompe : c'est un bureau, un hall d'hôtel. Ailleurs, nous reconnaissons un salon de coiffure, un cinéma ou un théâtre, un bar, de multiples salles de restaurant. La seule exception que j'ai relevée est celle d'un couple, chacun ignorant l'autre, assis dans ce qui semble être un salon, et que l'on pourrait assez justement décrire comme une salle d'attente (*Chambre à New-York*, 1932). En revanche, c'est fréquemment dehors, à l'entrée ou juste à côté de leur habitation, que se trouvent ces hommes et ces femmes. Ils sont sur le pas de la porte, le perron, une terrasse, dans le jardin de leur maison. Attendent-ils quelqu'un ? Pas nécessairement.

La peinture de Hopper, chacun le remarque, rend compte d'une absence de communication entre les êtres représentés. Pris par leur inactivité ou leur banale activité, ils ne s'intéressent pas à ceux qui partagent la scène des tableaux, pas plus qu'ils ne cherchent à susciter le désir du spectateur. En termes freudiens, je dirais que la libido du moi est à l'œuvre tandis que la libido d'objet s'appauvrit. Nous sommes devant ces toiles, désarmés, comme face à ces enfants souvent qualifiés d'autistiques avec qui le contact apparaît malaisé, voire impossible ; un rapprochement sans précaution risque de devenir une violente intrusion. Dans les maisons comme chez les hommes, des espaces différents se distinguent. Avec Hopper, nous comprenons que l'absence du lieu dévolu aux rencontres provoque notre perplexité ; une scène est manquante, celle où je peux accueillir mon prochain tout en étant abrité.

Gaston Bachelard *La Poétique de l'espace*, 1957

Il faut donc dire comment nous habitons notre espace vital en accord avec toutes les dialectiques de la vie, comment nous nous enracinons, jour par jour, dans un « coin du monde ».

Car la maison est notre coin du monde. Elle est – on l'a souvent dit – notre premier univers. Elle est vraiment un cosmos. Un cosmos dans toute l'acception du terme. Vue intimement, la plus humble demeure n'est-elle pas belle ? Les écrivains de « l'humble logis » évoquent souvent cet élément de la poétique de l'espace. Mais cette évocation est bien trop succincte. Ayant peu à décrire dans l'humble logis, ils n'y séjournent guère. Ils caractérisent l'humble logis en son actualité, sans en vivre vraiment la primitivité, une primitivité qui appartient à tous, riches ou pauvres, s'ils acceptent de rêver.

[...] si l'on nous demandait le bienfait le plus précieux de la maison, nous dirions : la maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix. Il n'y a pas que les pensées et les expériences qui sanctionnent les valeurs humaines. À la rêverie appartiennent des valeurs qui marquent l'homme en sa profondeur. La rêverie a même un privilège d'autovalorisation. Elle jouit directement de son être. Alors, les lieux où l'on a vécu la rêverie se restituent d'eux-mêmes dans une nouvelle rêverie. C'est parce que les souvenirs des anciennes demeures sont revécus comme des rêveries que les demeures du passé sont en nous impérissables. Notre but est maintenant clair : il nous faut montrer que la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la

maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent, parfois s'opposant, parfois s'excitant l'un l'autre. La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être « jeté au monde » comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. Et toujours, en nos rêveries, la maison est un grand berceau. Une métaphysique concrète ne peut laisser de côté ce fait, ce simple fait, d'autant que ce fait est une valeur, une grande valeur à laquelle nous revenons dans nos rêveries. L'être est tout de suite une valeur. La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison.

[...]

Voici le point de départ de nos réflexions : tout coin dans une maison, toute encoignure dans une chambre, tout espace réduit où l'on aime à se blottir, à se ramasser sur soi-même, est, pour l'imagination une solitude, c'est-à-dire le germe d'une chambre, le germe d'une maison.

Les documents qu'on peut réunir en lisant sont peu nombreux parce que ce resserrement tout physique sur soi-même a déjà la marque d'un négativisme. Par bien des côtés, le coin « vécu » refuse la vie, restreint la vie, cache la vie. Le coin est alors une négation de l'Univers. Dans le coin, on ne parle pas à soi-même. Si l'on se souvient des heures du coin, on se souvient d'un silence, d'un silence des pensées. Pourquoi alors décrirait-on la géométrie d'une si pauvre solitude ? Le psychologue, et surtout le métaphysicien, trouveront ces circuits de topo-analyse bien inutiles. Ils savent observer directement les caractères « renfermés ». Ils n'ont pas besoin qu'on leur décrive l'être renfrogné comme un être rencoigné. Mais nous n'effaçons pas si facilement les conditions de lieu. Et toute retraite de l'âme a, croyons-nous, des figures de refuges. Le plus sordide des refuges, le coin, mérite un examen. Se retirer en son coin est sans doute une pauvre expression. Si elle est pauvre, c'est qu'elle a de nombreuses images, des images d'une grande ancienneté, peut-être même des images psychologiquement primitives. Parfois, plus simple est l'image, plus grands sont les rêves.

Mais d'abord le coin est un refuge qui nous assure une première valeur de l'être : l'immobilité. Il est le sûr local, le proche local de mon immobilité. Le coin est une sorte de demi-boîte, moitié murs, moitié porte. Il sera une illustration pour la dialectique du dedans et du dehors dont nous traiterons dans un prochain chapitre.

La conscience d'être en paix en son coin propage, si l'on ose dire, une immobilité. L'immobilité rayonne. Une chambre imaginaire se construit autour de notre corps qui se croit bien caché quand nous nous réfugions en un coin. Les ombres sont déjà des murs, un meuble est une barrière, une tenture est un toit. Mais toutes ces images imaginent trop. Et il faut désigner l'espace de l'immobilité en en faisant l'espace l'espace de l'être. Un poète [Noël Arnaud] écrit ce petit vers : « Je suis l'espace où je suis » dans un livre qui a pour titre : *L'état d'ébauche*. Ce vers est grand. Mais où le mieux sentir qu'en un coin ?

Dans *Ma vie sans moi*, Rilke écrit : « Brusque, une chambre, avec sa lampe me fit face, presque palpable en moi. Déjà j'y étais coin, mais les volets me sentirent, se refermèrent. » Comment mieux dire que le coin est la case de l'être.